

Louis, qui était déjà seul roi de fait depuis sept ou huit ans, se hâta d'aller se faire sacrer à Orléans, et de ceindre le diadème avec l'approbation du clergé et du peuple, suivant les paroles d'un historien contemporain. Puis il courut combattre une révolte excitée contre lui parmi les barons par sa belle-mère Bertrade. La révolte fut vaincue, et Bertrade, de dépit, se fit religieuse, et mourut bientôt dans un couvent.

La guerre féodale, cependant, n'était pas finie. Le sentiment du devoir féodal recouvrait de l'empire dans une partie de la noblesse, et il y avait des barons qui secondaient fidèlement le roi; mais beaucoup d'autres ne cessaient de reprendre les armes contre lui. Le clergé, que Louis protégeait contre les pilleries des gens de guerre, lui vint puissamment en aide. Les évêques, dans tous les territoires dont ils étaient seigneurs, dans toutes les terres d'Église, ordonnèrent aux curés de campagne d'accompagner le roi aux sièges et aux batailles avec leurs bannières et leurs paroissiens. Au siège du château du Puiset en Beauce, ce fut un pauvre prêtre de village qui pénétra le premier dans les remparts de la forteresse ennemie. Les paysans des terres d'Église fournirent ainsi à Louis le Gros une milice mal aguerrie, mais nombreuse et très animée contre les nobles pillards, et qui fit masse contre les petites troupes féodales (1111).

Le pouvoir de Louis s'accroissait, mais aussi ses difficultés et ses périls. Ses progrès inquiétaient les grands vassaux, et, parmi eux, le plus puissant de tous, le roi d'Angleterre, duc de Normandie, qui commençait de se tourner contre lui. Avant de passer outre, il nous faut ici revenir à ce qui était arrivé en Normandie depuis la croisade. Après la mort de Guillaume le Conquérant, son fils aîné Robert avait eu le duché de Normandie; son second fils, Guillaume le Roux, avait eu le royaume d'Angleterre, et le troisième fils, Henri, surnommé Beau-Clerc, parce qu'il était de bel esprit et instruit dans la littérature, n'avait eu qu'une somme d'argent pour héritage. Le roi Guillaume le Roux étant mort par accident de chasse, en 1100, Henri

Beau-Clerc se saisit du royaume d'Angleterre, avant que son frère aîné, le duc Robert de Normandie, fût revenu de la croisade. Le duc Robert, à son retour, fit bien voir que les voyages ne l'avaient pas rendu plus sage ni plus actif. La Normandie, qui, pendant son absence, avait été gouvernée par son frère le roi Guillaume le Roux, retomba, par sa négligence, en pleine anarchie. Pendant qu'il vivait dans la paresse et la débauche, les seigneurs normands pillaient les terres d'Église et opprimaient sans pitié le pauvre peuple. Certains d'entre eux commettaient d'horribles cruautés.

Le roi Henri d'Angleterre, voyant la Normandie en tel désarroi, jugea l'occasion propice pour réunir dans ses mains tout l'héritage du Conquérant, son père. Il descendit en Normandie avec une armée, et, soutenu par le clergé, il somma son frère Robert de lui céder le gouvernement du duché de Normandie, puisqu'il ne savait pas le régir, et il lui offrit de lui en conserver le revenu.

Robert n'eût peut-être pas mieux demandé; mais ses conseillers le détournèrent d'accepter: il livra bataille au roi son frère, et fut vaincu et fait prisonnier. Henri l'envoya en Angleterre, où il vécut encore de longues années, en prison douce, et prenant son malheur en patience ou plutôt en insouciance (1106). Henri rétablit en Normandie le bon ordre et la Trêve de Dieu, et fut d'abord en bonne intelligence avec le jeune roi Louis. Tandis que le roi Philippe vivait encore, Louis ayant été rendre visite à Henri, sa belle-mère Bertrade avait prié le roi d'Angleterre de le retenir prisonnier; le roi Henri n'avait pas voulu se prêter à cette trahison, et il avait renvoyé Louis sain et sauf. Mais, quand il vit que Louis devenait trop fort, il soutint contre lui les vassaux rebelles du duché de France; il s'entendit avec le comte de Chartres, et débaucha à Louis le comte d'Anjou, qui l'avait d'abord soutenu. Louis ne se sentit pas encore assez puissant pour affronter cette ligue, et, après quelques incidents de guerre, il fit la paix avec Henri, et lui reconnut la suzeraineté sur la Bretagne et le Maine. Le duc de Bretagne, Alain Fer-

Lorrains pour marcher sur Reims. Le roi Louis alla invoquer saint Denis, patron du royaume, dans l'église de son abbaye, et il prit sur l'autel, pour aller à l'ennemi, la bannière du comté de Vexin, qu'il tenait en fief de l'abbaye de Saint-Denis. Le roi Dagobert avait autrefois donné le pays de Vexin à la grande abbaye qu'il avait fondée, et les rois capétiens, en réunissant à la couronne Pontoise et le Vexin, étaient devenus vassaux de Saint-Denis. La bannière du comté de Vexin était appelée oriflamme, c'est-à-dire flamme d'or, parce que sa soie rouge, rehaussée d'or, reluisait au soleil comme une flamme. L'oriflamme devint le grand étendard des rois de France au moyen âge.

Le roi Louis partit, en invitant fortement toute la France à le suivre, dit la chronique. Le peuple, en effet, se leva en masse à la nouvelle de l'invasion des Allemands. Le pays qui était le premier menacé, c'est-à-dire les diocèses de Reims et de Châlons, mit sur pied soixante mille hommes, et sept autres corps d'armée des contrées au nord de la Loire rejoignirent promptement les Champenois.

Tout annonçait une lutte terrible entre ces masses réunies pour repousser l'invasion et les forces de Henri V. Le choc n'eut pas lieu : l'empereur, arrêté à la fois par les redoutables préparatifs des Français et par une insurrection qui venait d'éclater derrière lui à Worms, se retourna contre cette ville rebelle, et mourut avant d'avoir pu la réduire, le 22 ou 23 mai 1125. Avec lui s'éteignit la maison impériale de Franconie, et l'Empire, héréditaire de fait pendant plusieurs générations, échappa aux descendants des Franks orientaux pour passer aux fils des Saxons, qui l'avaient déjà possédé au x^e siècle, puis aux fils des Alamans ou des Suèves. Le roi Louis, vainqueur sans combat, vint remercier saint Denis dans son église, puis il fit la paix avec le roi d'Angleterre, qui, pendant ce temps, avait soumis ses vassaux révoltés.

Louis le Gros alla ensuite en Flandre réduire un parti de bourgeois qui avaient tué le comte Charles le Bon, parce que ce comte avait

voulu remettre en servage de riches bourgeois de Bruges, qui étaient en effet d'origine serve en Picardie; il vainquit un puissant baron rebelle, le sire de Couci, qui était, par ses brigandages, la terreur du pays.

II

Louis le Gros, à peine âgé de cinquante ans, sentait déjà quelques-unes des infirmités de la vieillesse : inquiet de sa corpulence apoplectique, dont tant de travaux et de fatigues n'avaient pu arrêter le progrès, il avait, en 1129, associé son fils aîné à la couronne, avec le consentement des grands, suivant l'exemple de ses devanciers. Le 14 avril 1129, il avait fait sacrer, par l'archevêque de Reims, le jeune Philippe, le plus âgé des huit enfants que lui avait donnés sa femme Adélaïde de Savoie, et les barons français avaient juré fidélité « au roi Philippe ». Philippe ne devait pas succéder à son père. Deux ans après, le jeune prince, qui avait environ seize ans, se promenait un jour à cheval dans un faubourg de Paris (rue du Martroi-Saint-Jean, près de la Grève) : un pourceau se jette entre les jambes du cheval qui s'abat, brise son cavalier contre une borne, et l'étouffe sous le poids de son corps. Philippe « rendit l'âme » au bout de quelques heures (13 novembre 1131).

Quand le malheureux père fut un peu remis du premier accès de sa douleur, l'abbé de Saint-Denis, Suger, et ses autres amis lui conseillèrent de « faire ceindre du diadème royal et oindre de l'huile sainte son second fils, Louis, afin de déjouer ses ennemis dans leurs projets de trouble ». Le monarque suivit cet avis, et, dans un concile réuni à Reims par le pape Innocent II, il éleva « Louis le Jeune » à la dignité royale (25 novembre).

gant, celui qui était allé à la croisade, avait consenti à reconnaître de nouveau la suzeraineté normande, et le comte d'Anjou, à qui les Manceaux s'étaient donnés après avoir secoué à plusieurs reprises le joug des Normands, avait aussi accepté de tenir le comté du Maine en arrière-fief de la Normandie (1114).

Quelques années après, Louis essaya de prendre sa revanche et d'enlever la Normandie au roi Henri pour la donner au fils du duc Robert, qui avait cherché un asile en France pendant la captivité de son père. La Normandie fut envahie par le roi de France, par le comte d'Anjou, revenu au parti de Louis, et Louis fut bien près de réussir. Mais Henri, qui était fort habile, regagna le comte d'Anjou et mit le roi Louis en déroute dans une rencontre de cavalerie à Brenneville, près des Andelis.

Louis fit appeler aux armes, par les évêques et les curés, le peuple des campagnes françaises. Les paysans français se jetèrent en masse sur la Normandie et y commirent de grands ravages, mais sans pouvoir prendre les places fortes, et la paix se rétablit entre les deux rois par l'entremise du pape Calixte II (1119). Battant ou battu, Louis le Gros ne se décourageait jamais et gagnait toujours du terrain. Il avait pour lui le droit, tel qu'on le comprenait alors, et l'on trouvait juste que les grands fussent tenus de rendre au roi, leur suzerain, les services qu'eux-mêmes réclamaient de leurs vassaux. Louis commençait d'exercer effectivement, dans les pays du midi de la Loire, cette suzeraineté qui n'avait été qu'un nom sous ses prédécesseurs. En 1121, il protégea, les armes à la main, l'évêque de Clermont contre le comte d'Auvergne, qu'il réduisit à se soumettre. Le duc d'Aquitaine, suzerain du comte d'Auvergne, n'osa soutenir son vassal contre le roi.

Pendant ce temps, la guerre dite des Investitures avait continué entre la Papauté et l'Empire, dans la Gaule orientale ainsi qu'en Allemagne et en Italie. Elle se termina enfin en 1122, par une transaction. L'empereur, comme avaient fait les rois de France et d'Angleterre,

renonça à investir les évêques des fonctions ecclésiastiques par la crosse et l'anneau, et le pape l'autorisa à les investir, c'est-à-dire à les mettre en possession des terres d'Église, en les touchant de son sceptre. Cette transaction était raisonnable; elle faisait une distinction juste entre les fonctions spirituelles des évêques, qui ne regardaient pas les princes, et leurs possessions temporelles, les terres d'Église, qui devaient être soumises à des services politiques envers les princes comme les autres fiefs. On était loin de ce qu'avait voulu Grégoire VII; mais, dans la pratique, il n'était pas facile de s'entendre, et la querelle ne tarda pas à renaître.

D'un autre côté, la guerre se ralluma, en 1125, entre les rois de France et d'Angleterre. Le roi Henri d'Angleterre avait eu un grand malheur. Ses deux fils, une de ses filles et sa bru, avec beaucoup d'hommes de renom et de jeunes gens des premières familles normandes, embarqués sur un navire appelé *la Blanche-Nef*, avaient péri dans un naufrage pendant le trajet de Normandie en Angleterre. Il ne restait plus au roi Henri qu'une fille appelée Mathilde, mariée à l'empereur Henri V. Les barons normands avaient répugnance à devenir vassaux de l'empereur quand le roi Henri n'y serait plus, et le peuple de Normandie était mécontent, parce que les officiers du roi Henri le chargeaient d'impôts et d'exactions.

Un fort parti en Normandie se révolta donc en faveur de ce fils de l'ancien duc Robert, que Louis le Gros avait déjà essayé de rétablir dans le duché quelques années auparavant. Les révoltés réclamèrent le secours du roi de France. Le roi d'Angleterre, de son côté, requit l'assistance de l'empereur son gendre.

L'empereur Henri V gardait rancune à Louis le Gros, parce que Louis, pendant la guerre des Investitures, l'avait laissé excommunié par le pape dans un concile tenu à Reims. Quoique depuis il eût fait la paix avec le pape, il annonça l'intention de se venger sur la ville de Reims, où on lui avait fait cette injure, et il assembla dans le royaume de Lorraine une grande armée d'Allemands et de